

# Szpakowska, Małgorzata

---

## Les idées de Stanislas Ignace Witkiewicz

---

Organon 20 21, 175-185

---

1984 1985

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



*Małgorzata Szpakowska* (Pologne)

## LES IDÉES DE STANISLAS IGNACE WITKIEWICZ

Même sans tenir compte de toutes les circonstances anniversaires, nous pouvons affirmer avec certitude que Witkiewicz est aujourd'hui un écrivain très en vogue. Depuis des années, les théâtres représentent un festival incessant de ses pièces; après plusieurs années de tentatives ses deux romans principaux viennent d'être réédités; dans les Editions Scientifiques apparaissent successivement des volumes tirés des essais philosophiques manuscrits.

Toutefois, j'ai parfois l'impression que la vogue actuelle de S. I. Witkiewicz (dit aussi couramment: Witkacy) repose sur un malentendu analogue à celui qui provoqua son impopularité de son vivant. Avant la guerre, on lui reprochait son formalisme, le «canular» à l'état pur, les expériences stériles — ces reproches n'étant pas fondés, car toute sa vie Witkacy était un créateur, comme nous le dirions aujourd'hui «engagé», et même un publiciste — seulement il donnait à son activité des formes choquantes et sortant de l'ordinaire. Je dirai vers la fin pourquoi la vogue actuelle de Witkiewicz me semble être un malentendu.

\* \*  
\*

Une lecture, même superficielle, des drames et romans de Witkiewicz permet d'apercevoir certaines situations et trames qui se répètent. Notamment: presque toujours l'action se passe juste après, juste avant ou au cours d'une révolution; ensuite: les personnages engagés dans les situations dramatiques sont le plus souvent des artistes ratés ou des gens qui sur un autre terrain prétendent (sans efficacité visible) à une grandeur individuelle; puis: les relations entre ces personnages — et surtout les relations érotiques — sont d'une grande intensité mais totalement dépourvues de moindre probabilité psychologique telle qu'on la conçoit habituellement; enfin: le dénouement est généralement plus ou moins funeste. Il reste donc une impression de chaos, de crise des valeurs des formes sociales et des attitudes — une image littéraire du monde et de la vie dépourvus de sens. Cette impression est en

somme justifiée: les dictatures sanglantes mais humoristiques, les révolutions sociales ou les révolutes de palais, les folies des souverains et la déshumanisation des foules révoltées — tout cela est loin de démontrer l'existence de l'ordre et de l'harmonie au cours de l'histoire.

Mais il serait utile de se souvenir que ce n'est que la surface, la couche extérieure de cette oeuvre. «Les convulsions du monde agonisant» qui constituent le sujet principal de l'oeuvre littéraire de Witkiewicz ne sont pas un sujet en soi, mais uniquement un détail de la conception réfléchie de l'histoire de l'humanité. C'est cette conception que nous allons essayer de relater ici.

Avant, toutefois, il faut une réserve. Witkiewicz fut, quoi qu'on en dise, un dilettante. Aussi bien dans le sens le plus noble de ce mot, que dans celui qui l'est moins. En tant que philosophe et ethnologue il fut un autodidacte: cela lui permettait d'avoir des idées surprenantes que les professionnels n'oseraient jamais proclamer, mais de temps à autre il se laissait prendre aux pièges que les professionnels savent éviter. La pensée de Witkiewicz, malgré toute son originalité présente beaucoup de points faibles; les questions qu'il pose sont fascinantes, mais leurs réponses ne le sont pas toujours. Mon but n'est pas toutefois de s'attarder à ces faiblesses; je vais me borner à une présentation.

Dans les réflexions de Witkiewicz au sujet de la culture, de l'histoire, de l'humanité, c'est la contradiction entre les valeurs individuelles et les valeurs collectives qui occupe la place centrale. Ces deux ordres lui semblent inconciliables. La thèse fondamentale de Witkacy proclame que l'on n'est un être humain accompli que dans la mesure où l'on est capable des sensations métaphysiques, d'éprouver le Mystère de l'Existence; d'autre part, il est notoire que ce genre de sentiments n'est accessible qu'aux rares individus. En même temps, les processus sociaux tendent vers la démocratisation et l'égalisation de plus en plus grandes: au XX<sup>e</sup> siècle nous pouvons observer de nos propres yeux la disparition de l'«homme individuel» au profit de l'«homme en masse». Cet «homme en masse» c'est un être biologique, privé de l'instinct métaphysique et orienté tout entier vers les valeurs sociales, c'est-à-dire celles qui assurent le développement de l'espèce. La catastrophe prévue par Witkiewicz ce ne sont donc pas tellement les révoltes, révolutions et coups d'état, mais la formation d'un nouveau type de l'humanité, privée de sensations métaphysiques et par conséquent — déshumanisée.

Mais il ne faut pas croire que Witkiewicz refuse la raison d'être à ces valeurs éthiques, collectives, démocratiques et sociales. Il se rendait parfaitement compte que l'ancien individualisme glorifié par lui n'était possible qu'aux frais des grandes injustices et que les «fleurs» de l'individualisme poussaient toujours sur du «fumier» de la populace, privée de ses droits et condamnée à une existence animale. Witkiewicz parlait avec dégoût du «bonheur» égalitaire et communautaire qui devait suivre la période des bouleversements, mais n'oublions pas qu'il croyait que ce serait vraiment un

bonheur et que du point de vue des intérêts de l'humanité il ne le contestait pas. Son problème à lui, et même sa tragédie personnelle était qu'il fut incapable d'accepter émotionnellement cette forme de la félicité générale. Mais étant suffisamment honnête envers lui-même il se gardait de proclamer la négation totale et ce genre d'individualisme qui prêche que les souffrances ou la mort des milliers constituent une rançon équitable pour le salut d'un seul génie. S'il s'y était décidé — ses opinions auraient sans doute gagné en harmonie. Mais en même temps elles seraient devenues moins intéressantes.

Witkiewicz présenta d'une façon systématique ses idées sur l'histoire de l'humanité et sur la naissance et le développement des institutions sociales à deux reprises: dans les *Nouvelles formes en peinture* (1919) et, plus largement, dans *Les âmes mal lavées* (les années trente, édition 1975). A part cela, il en parlait constamment: et tant que publiciste ou narrateur d'un roman; il confiait aussi ses idées à ses héros littéraires. Sa thèse était suivante: le développement de l'humanité «à partir de la communauté la plus primitive» tend à «désavantager l'individu au profit de cette communauté» (*Nouvelles formes...*). En échange de ces désavantages, l'individu reçoit tout de même certains profits qu'il ne pourrait atteindre seul: généralement parlant — ces profits assurent sa survie biologique, la satisfaction de ses besoins vitaux, son sentiment de sécurité, etc.

Witkiewicz cherchait dans l'ethnologie les renseignements sur ces «communautés les plus primitives» ou, comme il écrivait, «les clans primitifs, de la sauvagerie ancienne» ou «les bandes amorphes du primitif social». Il faut s'en souvenir: car si quelqu'un cherche la connaissance des sociétés anciennes dans l'étude des sociétés primitives contemporaines il présume par là l'unité fondamentale de la culture humaine et la continuité de son développement. Autrement, le retour à l'ethnologie n'aurait pas de sens.

Selon Witkiewicz, le moment décisif dans l'histoire des sociétés primitives était l'apparition de l'autorité individuelle. Les premiers souverains — ce sont en même temps les premières individualités importantes, dominant leur entourage par tous les aspects. Un tel souverain hissait dans un sens tout le groupe à son propre niveau plus élevé, il «donnait la force et l'organisation à la foule qu'il dominait». Ceci se passait grâce à l'autorité dont il jouissait aux yeux de ses subalternes; et l'autorité était étroitement liée avec l'aspect religieux du pouvoir. Pour l'homme primitif, tout ce qui l'entourait était mystérieux, il était constamment en proie à la terreur existentielle. Le souverain — en général aussi sorcier ou chaman — devenait l'intermédiaire entre le Mystère de l'Existence et les sujets; c'est à la base de l'apparition du pouvoir des uns sur les autres que repose la sensation métaphysique primitive.

Cette sensation métaphysique découle, elle, de la situation ontologique de l'homme. Elle est liée au moment où l'individu réalise la différence entre le «moi» et le «non-moi», entre soi et l'être. C'est une épreuve

douloureuse qui suscite la crainte et le sentiment de dépaysement. Il n'y a donc rien d'étrange dans le fait que celui qui servait d'intermédiaire entre l'individu et la zone du Mystère devenait le chef du groupe. Et en même temps — l'organisateur de ce groupe en tant qu'une microsociété qui commençait à se constituer autour de lui.

Il est difficile de déduire des écrits de Witkacy comment cela se passait-il. L'auteur se servait le plus souvent des métaphores, il parlait de la «dissolution», de l'«absorption», de la «saturation». Qu'est-ce que cela voulait dire alors? Il est possible de faire une supposition qui ne s'affirme pas directement dans les textes, mais qui va assez bien avec les façons de penser dont usait Witkiewicz à propos de la société. Il s'agit notamment des orientations énergétiques ou mécaniques appartenant à l'école naturaliste et évolutionniste. Les représentants de ces orientations admettaient l'existence d'une certaine «énergie sociale», soumise comme les autres types d'énergie aux lois physiques et qui — pour utiliser le vocabulaire contemporain — tend vers l'état d'entropie. Les individus exceptionnels constitueraient en quelque sorte des enclos antiethropiques, accumulant des forces qui s'opposent au chaos et favorisant ainsi le développement de l'espèce.

Bien que Witkiewicz ne l'ait pas écrit formellement, ses métaphores — les expressions déjà citées ainsi que l'accroissement de l'«adhérence» sociale souvent souligné par lui dans les sociétés modernes s'associent avec l'énergétisme. Il existe encore un argument valable. Les réflexions «énergétiques» permettent de négliger le caractère des liens existant au sein d'une même société. La question se résout par l'application des lois physiques, concernant la répartition de l'énergie biologique. C'est ainsi qu'à mon avis Witkiewicz concevait les liens sociaux: en tout cas, il les associait à la nature biologique de l'homme et non à la zone créatrice des valeurs, la zone individuelle de sa personnalité. Remarquons le peu d'importance qu'attache Witkiewicz au partage du travail apparaît dans la zone inférieure: celle de l'espèce, animale, le pouvoir naquit non des raisons socio-organisatrices, mais du besoin individuel de trouver quelqu'un capable de servir d'intermédiaire entre l'individu existentiellement effrayé et la zone du Mystère. Tandis que le partage du travail apparaît dans la zone inférieure: celle de l'espèce, animale, biologique.

La question de l'échange ressemble à celle du travail. Dans l'ethnologie contemporaine, on considère que les relations dans les communautés primitives sont comme régies par la loi de réciprocité — quelque chose contre quelque chose — et que cela constitue, avec le partage du travail, la base des liens sociaux. Les ethnologues — Lévi-Strauss p. ex. — parlent généralement de trois sortes d'échanges: matrimonial, économique et des signes. Selon Witkiewicz, l'échange matrimonial est dirigé par l'instinct de reproduction et l'échange économique sert à satisfaire les besoins de peu d'intérêt. Il reste l'échange des signes — et voici qu'apparaît quelque chose de curieux. Il s'avère que cet échange n'existe pratiquement pas. Witkiewicz attribue à la

langue un certain rôle organisateur dans le processus du développement social, mais ce n'est qu'un rôle utilitaire. Par contre, dans la culture au sens étroit il n'y a pas d'échange. L'art, la religion, la philosophie constituent un domaine de l'expression de l'individu solitaire, et non celui de l'entente entre les hommes. Le signe dirigé vers lui-même — c'est-à-dire une oeuvre d'art — reproduit la relation entre l'individu et le Mystère de l'Existence; parfois, un autre individu peut être amené par cette oeuvre à éprouver une sensation métaphysique. Mais ce sont des sensations isolées, et non le contact deux individus par l'intermédiaire d'un signe; ne serait-ce que car dans les deux cas — celui de l'expéditeur et celui du destinataire — la sensation métaphysique permet d'éprouver sa propre solitude existentielle. L'homme n'est un être social qu'en tant qu'une créature biologique — et c'est à ce niveau qu'un lien direct l'unit aux autres hommes. Mais en tant qu'une créature métaphysique il est solitaire et incapable de créer des liens de contact avec ses semblables.

Revenons à l'histoire de l'humanité. Les groupes primitifs, organisés autour des chefs-chamans, satisfaisaient relativement peu de besoins humains, le développement social devait donc mener à une plus grande complexité au sein de la communauté. Mais toujours, le facteur stimulant le développement de l'espèce était constitué par de grandes individualités: rois, prophètes, aristocrates et même de grands criminels. Les individualités stimulaient, les sociétés se développaient — finalement on en arriva au point critique — celui où le développement social commençait à menacer les individualités.

Quand cela arriva-t-il? Quand apparut ce deuxième moment-clé de l'histoire: le déclin du pouvoir individuel? Witkiewicz y répond de différentes façons. Le plus souvent, la césure est constituée par la Révolution Française, mais parfois les debuts de la démocratie maléfique remontent à l'antiquité grecque. Une chose est certaine — actuellement, c'est-à-dire au XX<sup>e</sup> siècle, les jeux sont faits. L'«adhérence» sociale augmenta tellement qu'il n'y plus de place pour les grandes individualités: quelques aristocrates, quelques artistes, quelques aventuriers sans envergure — c'est tout ce qui en reste. De plus — leur sort est déjà joué; ils vont tous être submergés par la vague d'une fade démocratie contemporaine.

Mais pourquoi ces trois catégories: aristocrates, artistes, aventuriers? Les aristocrates apparaissent effectivement nombreux dans l'oeuvre littéraire de Witkiewicz. On peut supposer que les personnages aux titres baroques et les duchesses aux noms impossibles lui furent nécessaires pour deux raisons au moins. Primo, la vague de démocratisation — dans le sens économique et social — est avant tout dirigée contre d'anciens privilégiés; c'est eux qui en sont les victimes évidentes et le déclin des aristocrates sur le plan social équivaut à la destruction des individualités sur le plan de l'espèce. Secundo — ils sont tout de même des descendants directs des grands hommes du temps passé; avec eux, périssent sinon les valeurs individuelles existant actuellement, du moins les traditions imprégnées de ces valeurs.

Le rôle particulier des artistes est évident: leurs oeuvres — si elles sont vraiment des oeuvres d'art — sont une tentative d'atteindre le domaine du Mystère. Mais à notre époque il n'en est plus ainsi. Witkacy écrivait dans son article sur Brunon Schulz: «On exige de l'auteur qu'il nous force à un nouveau regard sur le monde (...). Et ceci ne s'obtient que si outre le talent l'on est vraiment quelqu'un sous tous les aspects». Donc, les oeuvres se rencontrent encore, mais les artistes se font de plus en plus rares.

Et que devient la grandeur en dehors du domaine de la culture au sens étroit de ce mot? Sur les grands hommes — ses contemporains Witkiewicz se prononçait d'une manière plutôt sceptique. Avec une seule exception, mais significative.

Il s'agit du maréchal Joseph Piłsudski. Cette fascination n'avait pas grand-chose de politique, Witkiewicz cherchant une personnalité et non une idéologie. Dans la personne du maréchal il reconnaissait les traits des grands hommes anciens, condamnés aujourd'hui à la disparition. Piłsudski, écrivait-il, «fut le seul grand homme véritable en Pologne depuis XVI<sup>e</sup> siècle. Pendant que les autres s'endormaient dans le confort apeuré, il fit son acte dans la solitude presque absolue». Il écrivait aussi: «Il n'existe pas dans notre histoire l'exemple d'un autre homme qui n'ayant littéralement rien sur quoi fonder son activité, commette une telle quantité d'actes aussi fertiles en conséquences». Ce ton est sans précédent dans l'oeuvre de Witkiewicz; mais réfléchissons à la signification du mot «acte» dans les citations ci-dessus (évidemment il ne s'agit pas du sens historique). Le mot lui-même possède chez nous une connotation romantique; mais ici, je pense, c'est l'«acte» dans le sens utilisé p.ex. par Brzozowski: celui d'une action directe. Remarquons que malgré les grands mots nous restons toujours sur le terrain social, donc dans le domaine direct: la création d'une nouvelle structure politique, la reconquête de la liberté ne sont pas des activités liées aux sensations métaphysiques. L'atteinte au domaine du Mystère aurait pu avoir lieu si le grand homme avait imposé à la société une idée dépassant le plan social (ou de l'espèce); Piłsudski ne le fit pas et c'est pourquoi sa grandeur n'est pas sans faille.

La catégorie de la «nation» semblait à Witkiewicz non seulement dépourvue de l'aspect métaphysique mais aussi désuète. Peut-être pas en pratique, car le sort de la Pologne lui tenait très au coeur — mais sûrement en théorie. Selon ses théories, les nations doivent disparaître bientôt; la socialisation qui abolit déjà le pouvoir des grands individus et les plia à la volonté de la majorité va s'étendre sur des communautés humaines de plus en plus nombreuses en route vers l'homogénéité générale. Déjà dans *Les ames mal lavées* nous lisons la constatation suivante: «L'époque du patriotisme conscient et régnant sur de grands espaces est révolue et ne peut pas durer, car le processus de démocratisation, avançant avec une vitesse folle comme tout à notre époque, se dirige contre ces sentiments nationaux qu'il suscita

à ses débuts». De cette opinion découlent des conséquences particulières. Par exemple, une certaine négligence envers les fascismes, basés sur une idée nationale «périmée».

Une autre conséquence ce fut une attitude très sceptique face à la glorification du passé et en général à tout le pathos déchaîné. Witkiewicz concevait l'histoire de la Pologne de façon semblable à ce qu'on appelle «Ecole de Cracovie»; dans *Les âmes mal lavées* il met un exposé long et passionné concernant notre histoire et notre caractère national et où il ne laisse dans l'ombre aucun défaut. Il reproche aux Polonais l'amour du strass, leur «rengorgement sur la valeur», les ambitions fausses, la quête des applaudissements, le mensonge intérieur et la paresse mentale. Il voit dans l'histoire de la Pologne un courant nettement pathologique. L'individualisme de la noblesse polonaise – non l'individualisme justifié des grands individus, mais celui de la foule des gentillâtres – comporte dès le début une contradiction intérieure: il est en même temps élitaire et égalitaire; celui-ci (*liberum veto*) empêcha de construire une structure sociale cohérente. Il manquait un souverain charismatique pouvant devenir le centre d'une telle structure, tandis que dans d'autres pays le personnage consacré constituait une occasion de créer un but commun aux tendances de tous les membres de la société. Il manquait l'oppression qui étant néfaste en soi, est un facteur de développement car elle suscite les tensions intérieures et accroît le dynamisme de tout le système. Grâce à l'oppression les états d'Europe Occidentale et la Russie pouvaient former des pyramides hiérarchiques, tandis que: «chez nous, dans l'abject merdier de la démocratie gentilhommeière les forces se partageaient sans grandes différences de potentiels ni tensions, et c'est pourquoi se créa cette abominable chaudière de la dépression sociale, ce bassin psychique de la chute sociale et idéologique dans lequel se déversaient les états voisins qui débordaient de puissance créatrice».

Tout cet exposé de plusieurs dizaines de pages dans *Les âmes mal lavées* garde le même style. Traduisons-le en une langue plus objective. Le déclin de l'état polonais n'était pas causé par les occupants, mais par la décomposition intérieure, conséquence d'une structure sociale défectueuse, privée d'hierarchie et qui empêchait l'apparition du véritable pouvoir. Cette défectueuse structure fut l'effet de la démocratie nobiliaire qui découlait, elle, du caractère national. La structure défectueuse ne pouvait manquer de provoquer le chaos général, paralysant toutes les tendances salvatrices, d'ailleurs rares. En un mot: il n'y a pas de quoi être fier.

On peut se demander comment, si l'on admet l'existence du déterminisme dans l'histoire, une telle anomalie fut possible. Mais la réponse est relativement simple. Witkiewicz écrivait que la condition nécessaire de l'apparition des organisations sociales puissantes consistait en leur concentration autour d'un centre précis du pouvoir. Il ne niait pas la possibilité d'existence des liens utilitaires au niveau animal – ces liens n'étant pourtant pas assez forts pour garantir un bon fonctionnement ou le dynamisme de l'ensemble.



La Pologne était selon Witkiewicz une communauté aux liens faibles — et c'est pourquoi elle ne fut pas capable de remplir sa mission historique.

Non pas la mission nationale, bien entendu — nous savons déjà que les valeurs nationales ne sont pas essentielles. Il s'agit d'une mission concernant la réalisation des buts généraux du genre humain. La «socialisation» finale doit survenir de toute façon; l'important, que ce soit aux moindres frais. Cela veut dire: sans victimes inutiles ni effusion de sang. Cependant la structure défectueuse menace toujours de provoquer en cas d'une crise, des conflits secondaires dont les «convulsions finales» auraient un déroulement prolongé et tragique. Pour Witkiewicz donc l'arriération historique et organisatrice de la Pologne fut doublement néfaste: primo, elle ne convenait pas aux grandes individualités tant qu'il était encore temps; secundo — elle rendait difficile la réalisation future des valeurs sociales.

La démocratie dans sa forme actuelle, européenne ne contribue pas, elle non plus, à la réalisation de ces futures valeurs sociales. Il faut approfondir cette idée. Il serait difficile de ne pas remarquer l'attitude antidémocratique de Witkiewicz; ses attaques contre la démocratie «pourrie», «fausse» ou «menteuse» sont encore plus fréquentes que celles dirigées contre la tabagie, le sport ou le bridge. Parfois ces attaques sont celles d'un fou, mais il y en a également des bien-fondées. L'aversion de Witkiewicz à l'égard de la démocratie n'a rien d'étonnant à la lumière des ses idées: le pouvoir démocratique est le pouvoir de la majorité, c'est-à-dire une limitation des droits individuels au profit de la communauté. Mais Witkiewicz ne critique pas la démocratie en tant que telle — il la critique parce que même telle qu'elle est elle n'est pas réussie: ses principes égalitaires ne sont pas réalisés, l'intérêt de la communauté n'est pas préservé, bref — elle est, tout simplement, inefficace. L'attitude de Witkiewicz est perilleuse envers le parlementarisme: il attaque aussi bien les principes du système de représentation que son inertie pratique. Il avertit qu'au moment de la crise finale la démocratie parlementaire ne pourra faire face aux problèmes qui se dresseront devant elle. Et c'est elle qui sera alors responsable des frais sanglants de la révolution inévitable.

Quels sont donc les remèdes? Voici ceux que nous retrouvons dans une citation extraite de *Les âmes mal lavées* «Il faut casser les gueules, nettoyer de sales mufles et cogner de toutes les forces des caboches merdeuses contre les murs de la porcherie, car si les événements surgissent dépassant les triomphes faciles de notre époque au sein de la Ligue des Nations, ils ne trouveront plus de nation, mais un tas de pourriture liquide». Ce n'est pas Gnebon Puczymorda ou un autre dictateur imaginé par Witkacy, ce n'est même pas le maréchal Piłsudski dans un de ses discours aux députés de la Deuxième République — c'est Witkiewicz lui-même qui nous montre ainsi le chemin vers l'annoblissement de la société. Ceci n'est d'ailleurs pas exceptionnel; il écrivit un jour à propos de lui-même: «j'ai des idées sociales les plus radicales». Ce radicalisme lui dictait des paroles admiratives

envers la révolution russe et en même temps un vif intérêt à l'égard des courants fascistes européens. Il attribuait de la grandeur à la révolution russe malgré le prix effroyable qu'il fallait payer; il considérait les fascismes comme une «saine» réaction dirigée contre la «chair pourrie» du capitalisme. S'il n'acceptait pas le fascisme, ce n'était pas à cause de ses méthodes (que probablement il ignorait) mais parce qu'il doutait de son efficacité.

Ce genre de critique du capitalisme, plus exactement d'une période de la phase «fade-démocratique-capitaliste-menteuse-nationaliste» dans l'histoire de l'humanité n'était pas une trouvaille de Witkiewicz; les mêmes reproches provenaient à l'époque d'entre deux-guerres des positions différentes. Il suffit de mentionner que de tels arguments étaient utilisés aussi bien par la gauche communiste que par Mussolini et Hitler. La critique en elle-même ne voulait rien dire, qu'elle soit venue de la droite ou de la gauche, de même que le radicalisme en lui-même ne décidait de rien. Malgré ces restrictions il est possible, semble-t-il, de présenter un penseur auquel Witkiewicz ressemblait. Il s'agit du créateur français du syndicalisme, Georges Sorel.

Witkiewicz connaissait les opinions de Sorel, il en plaisantait même dans *L'oeuvre sans nom*, mais souvent il raisonnait de façon semblable. Sorel présentait le même penchant pour les solutions extrêmes et il savait également s'enthousiasmer pour la révolution russe et le fascisme italien. Sorel était aussi un critique acharné de la démocratie et du parlementarisme, il blâmait l'état bourgeois pour sa nature marchande, l'omnipotence de l'argent et le relativisme des valeurs — tout ce qui était proche à Witkiewicz. Sorel plaçait plus haut l'héroïsme des lutteurs que les valeurs pour lesquelles ils luttaient; ce qui provenait des grandes passions avait pour lui la plus grande valeur historique. Et avant tout, Sorel concevait le mythe d'une façon qui correspond exactement aux rêves de Witkiewicz au sujet d'une grande idée. Le mythe chez Sorel, c'est l'idée qui unit les hommes dans une lutte commune, c'est l'utopie projetée dans l'avenir, la garantie de la dignité et de l'héroïsme. Witkiewicz parlait lui aussi de quelque chose de semblable, mais il le recherchait dans le passé.

Mais il y eut des différences. Car si tout s'accordait dans le domaine émotif — Witkiewicz n'aimait pas se limiter à ce domaine-ci. En quoi il se distinguait de Sorel et aussi de nombreux autres radicalismes qui cherchaient leur justification dans l'instinct, la volonté de puissance, le génie de race et encore ailleurs — pourvu que ce fût en dehors de la raison. Or, Witkiewicz fut rationaliste — et c'est ce rationalisme qui le protégeait contre les conséquences extrêmes de son propre radicalisme. Witkacy critiquait violemment l'état de la culture contemporaine — mais sans renoncer le moins du monde aux valeurs dont cette culture était issue. Qui plus est: il prévoyait leur fin tragique, mais il prophétisait la survie à l'une d'entre elles. Quand tout aura été terminé, quand la culture individuelle aura péri,

il restera une valeur inchangée dans la nouvelle culture collectiviste: la raison humaine.

Ce n'est pas sans motif qu'il en appelait à la raison pour trouver le moyen de minimiser les frais de la révolution. Il en parlait aussi bien dans *Les âmes mal lavées* que dans les écrits journalistiques et les différents annexes et appendices dont il complétait d'autres textes. Ses remarques concernant le déroulement d'une sociale révolte globale étaient d'ailleurs souvent accompagnées d'autres conseils pratiques: il parlait d'un seul trait du savon à barbe, de la nécessité de porter des lunettes de soleil dans les Tatra et du moyen d'éviter la révolution sanglante — mélangeant ainsi les éléments du style inférieur à ceux du style noble, comme est traditionnellement considéré le journalisme politique. Mais de cette façon il était conséquent. Ayant quitté les régions métaphysiques, peuplées de grandes individualités, nous nous retrouvons sur le terrain de la vie sociale; l'appel de Witkiewicz est donc destiné aux êtres biologiques, à l'espèce humaine. Car c'est au domaine biologique de la nature humaine qu'appartiennent les phénomènes tels que la barbe qui repousse, la conjuctivite et le régime social.

Et que réclamait-il dans ces appels? Partiellement, l'instauration de la réforme par les autorités supérieures, ce qui aurait permis d'atteindre l'inévitable socialisation finale sans révolution ni effusion de sang. Partiellement, les préparatifs à la vie dans la future société égalitaire. Il disait même comment devait se présenter cette félicité future: chacun aurait sa petite maison avec un bout de jardin, sa bibliothèque et sa brosse à dents; tout le reste tomberait dans le domaine commun. Et certainement il n'y aurait plus de sentiments métaphysiques. Car Witkiewicz, connu universellement en tant que créateur de la contre-utopie, était en même temps un penseur utopiste, et d'ailleurs peu intéressant et assez petit-bourgeois. Mais ceci est une autre affaire.

\*            \*  
\*            \*

Ainsi se présentent les idées de Witkiewicz sur les questions différentes: historiques, sociales, nationales. Et enfin quelques mots au sujet du malentendu que me semble être l'approbation avec laquelle ses idées sont admises actuellement.

Car si on réfléchit sérieusement à ce que prêchait Witkiewicz, il est facile de remarquer que ses idées sont en désaccord avec toutes les idéologies en vigueur en Pologne. Nous pouvons considérer la pensée de Witkacy comme intéressante, passionnante même — mais uniquement en tant qu'un sujet des études et non pas comme programme.

Commençons par l'idéologie officielle. Ici, pas de place pour Witkiewicz: son apologie de l'individualisme ainsi que sa vision catastrophique de l'histoire sont exactement opposées à l'attitude marxiste et il n'est pas utile d'en

parler davantage. D'ailleurs, le nombre de pièces de Witkiewicz interdites par la censure et les difficultés qui accompagnent les rééditions de ses romans en sont une preuve suffisante. Ceux qui se disent du côté du marxisme ne peuvent considérer Witkiewicz comme un des leurs — bien qu'ils puissent, évidemment, s'y intéresser.

Les catholiques, eux non plus, ne peuvent l'accepter. Premièrement, puisque la vision chrétienne exclue ex definitione le catastrophisme : la solution définitive de l'histoire de l'humanité a un caractère divin, l'humanité tend vers le but établi par Dieu, l'histoire a un sens transcendent. Deuxièmement, Witkiewicz non seulement se proclamait lui-même agnostique, mais il prévoyait le déclin total de tout sentiment religieux. Il considérait la religion comme une question périmée, essentielle à l'époque totémique, mais dont l'importance commença à diminuer déjà en Grèce antique. Au XX<sup>e</sup> siècle, c'était pour lui un simple vestige, mort, vide et superficiel, très éloigné des véritables sentiments métaphysiques. Si nous admettons donc que notre société est à 80% ou 90% catholique — il sera difficile de considérer Witkiewicz comme porte-parole des sentiments généraux.

De plus, les quelques dernières années font que l'attrait des idées contre-révolutionnaires de Witkiewicz devait diminuer sensiblement. Pour plusieurs raisons, la révolution constitutionnelle des années quarante était selon le sentiment majoritaire dépourvue de charisme et de mythologie; donc, les aigus sarcasmes contre-révolutionnaires de Witkiewicz tombaient alors sur un terrain fertile. Mais les événements d'il y a quelques années créèrent leur propre mythologie: celle de masse, égalitaire et qui exaltait la révolte sociale, et surtout ouvrière. En principe, logiquement parlant l'année 1980 devait achever Witkacy; selon le sentiment général, Dieu était alors dans les blouses des troupes que conduisait Girtak de *L'oeuvre sans nom* et Oleander Puzyrkiewicz, le super-ouvrier des *Cordonniers*. Donc, ceux qui s'indentifient aujourd'hui émotionnellement à cette révolte ne devraient pas se mettre du côté de Witkiewicz pour lequel toute révolution ouvrière et sociale était inacceptable et qui considérait — non sans raison — toutes les devises révolutionnaires et égalitaires comme une menace directe pour lui et ses semblables.

Si donc tout ce qui vient d'être exposé ne gêne personne dans la réception de l'oeuvre de Witkiewicz, je n'en vois que deux explications. Ou il s'agit d'une ignorance générale et d'une lecture très superficielle de son oeuvre littéraire. Ou bien — ce qui n'est pas exclu — nous assistons à un phénomène bien plus grave. C'est que Witkiewicz devint si bien chambré qu'il ne menace plus personne. Et qu'il n'est plus en mesure d'exciter qui que ce soit.